

Augusta Klumpke, première femme interne des hôpitaux de Paris et première femme neurologue du monde

*Augusta Klumpke, first female intern at the Paris
hospitals and world's first female neurologist*

par Laurence PLÉVERT*

De San Francisco à Paris

Augusta Klumpke (Fig. 1) est née en 1859 à San Francisco, d'un père allemand qui avait, tout jeune homme, émigré aux États-Unis dans l'espoir de faire fortune. Il était d'abord devenu cordonnier à La Nouvelle-Orléans, puis chercheur d'or en Californie, au temps de la ruée vers l'or, avant de se lancer dans les affaires à San Francisco. La ville était en plein essor. Il fit fortune dans l'immobilier. Il rencontra la mère d'Augusta issue, elle aussi, d'une famille de migrants originaires d'Allemagne.

Le couple s'est marié et a eu six enfants, cinq filles et un garçon¹. Augusta est la deuxième. Elle passe une enfance plutôt heureuse. Mais, quand elle

Séance du 22 mars 2024

* laurenceplevert@yahoo.fr

1. Anna, l'aînée, est devenue une peintre de renom, compagne de Rosa Bonheur. Dorothea, cadette d'Augusta, a été la première femme à soutenir une thèse en mathématiques à la Sorbonne, avant de devenir astronome. Les plus jeunes sœurs sont devenues pianiste et violoniste.

a 12 ans, ses parents se séparent. Sa mère décide, ses six enfants sous le bras, de quitter les États-Unis pour s'installer en Allemagne, puis près de Lausanne, en Suisse.

Cette mère a fait de l'éducation de ses filles sa priorité absolue, de sorte qu'elle inscrit Augusta dans un établissement secondaire de qualité et qu'elle n'hésite pas à déménager, une fois de plus, toute la famille à Paris, en 1876, quand Augusta, à 17 ans, envisage de devenir médecin. Pourquoi à Paris ? Parce que la faculté de médecine y est ouverte aux jeunes filles.

Premières femmes dans l'enseignement supérieur

Les facultés sont ouvertes aux jeunes filles depuis peu de temps en France. En effet, pour accéder à l'enseignement supérieur, il faut avoir le baccalauréat. Or les études secondaires alors non mixtes préparent les jeunes filles à devenir de bonnes épouses et de bonnes mères, capables de donner un minimum d'éducation à leurs enfants, mais ne les préparent absolument pas au baccalauréat.

Julie-Victoire Daubié est la première femme à obtenir le baccalauréat en France, en 1861. Ainsi, quand Augusta postule à la faculté de médecine en 1876, les femmes n'ont accès à l'université que depuis 15 ans. Elles ne sont que quelques dizaines à l'époque, dans l'ensemble des universités françaises. En outre, la majorité d'entre elles sont inscrites en... médecine. Pourquoi ? Parce que ces jeunes femmes, majoritairement issues de la petite ou moyenne bourgeoisie, visent un débouché professionnel.

Parcours du combattant vers l'internat

En 1876, l'accession des femmes à l'enseignement supérieur est loin d'aller de soi. Ainsi, quand Augusta souhaite s'inscrire à la faculté, elle est convoquée par le doyen en personne, Alfred Vulpian, qui fait tout pour la dissuader (Augusta Klumpke a rapporté leur entretien, dans son intervention



Fig. 1 - *Augusta Klumpke (1859-1927) a mené des années de combat pour avoir le droit de passer le concours d'internat des hôpitaux de Paris, avant de devenir la première femme neurologue du monde.*

pour le Centenaire de la naissance de Vulpian). Mais elle tient bon et, comme il ne peut s'opposer à son inscription, elle parvient à s'inscrire. Toutefois, elle a l'interdiction formelle d'entrer seule dans l'amphithéâtre. Ce qui est convenu, c'est qu'elle attende le professeur et entre à sa suite pour s'asseoir à la place qu'il lui désigne, au premier rang, à bonne distance des étudiants. En effet, la présence d'une jeune femme parmi autant de jeunes hommes a quelque chose d'inconvenant et ne pourrait que les distraire et les déconcentrer dans leur travail.

Le jour de la rentrée, Augusta entre dans l'amphithéâtre, en suivant le professeur, comme convenu. Les étudiants l'accueillent par des huées et des injures. Il en va de même chacun des jours suivants, jusqu'à ce qu'elle décide de contrevenir à la consigne et d'entrer par la grande porte, en se mêlant à tous les autres étudiants. À partir de là, les huées et les sifflets cessent. Mais l'hostilité demeure et se manifestera de plus belle cinq ans plus tard, quand Augusta, qui a passé, année après année, les examens haut la main, souhaite se présenter, en toute logique, aux concours hospitaliers, externat et internat, des concours très sélectifs, réservés aux meilleurs élèves, voie royale des études de médecine. Mais sa demande est rejetée, au prétexte... qu'elle est une femme. Mais Augusta refuse de se soumettre et se lance dans un combat, aux côtés de sa camarade Blanche Edwards, également inscrite en médecine, pour avoir le droit de passer le concours d'internat. Un bras de fer s'engage. C'est pétition contre pétition. Blanche Edwards entreprend de démarcher toutes les personnalités susceptibles d'influer sur cette décision : médecins, professeurs, députés, conseillers municipaux, etc. Elle fera des centaines de visites. Mois après mois, la polémique enfle et dépasse bientôt la sphère médicale, pour atteindre la place publique et les colonnes des journaux. Elle est d'une rare virulence, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, à cette époque, la femme est considérée, de par sa nature même, comme un être qui ne dispose pas des capacités nécessaires pour suivre des études, ni pour devenir médecin. Elle est perçue comme faible et fragile. La médecine du XIX^e siècle cautionne cette idée d'une infériorité naturelle, ainsi que l'illustre la citation du docteur Gustave-Antoine Richelot, dans son essai « La femme médecin » : « Pour être médecin, il faut avoir une intelligence ouverte et prompte, une instruction solide et variée, un caractère sérieux et ferme, un grand sang-froid, un mélange de bonté et d'énergie, un empire complet sur toutes ses sensations, une vigueur morale et, au besoin, une force musculaire. Ne sont-elles pas au contraire de la nature féminine ? »

Ensuite, la morale est mise à mal. C'est une époque où la mixité est proscrite. La cohabitation des internes hommes et femmes au cours des gardes de nuit est une perspective choquante. Les salles de garde, connues pour les frasques, ne sont assurément pas des lieux pour les dames. Et il serait inconvenant qu'une femme puisse ausculter des hommes.

Le troisième point, qui explique la mobilisation particulièrement forte chez les étudiants et les jeunes internes, est la crainte de la concurrence. Si les femmes étaient autorisées à concourir, elles diminueraient les chances des étudiants de réussir le concours et risqueraient de leur « voler » une partie des postes à l'hôpital ou de la patientèle.

Enfin, le dernier point, mais qui est central, relève d'une question d'ordre social. En allant à l'université, la femme tourne le dos à sa mission première : être une épouse, une maîtresse de maison et une mère. La femme se doit de rester au sein de son foyer, dans la sphère privée. La sphère publique est réservée aux hommes.

Ainsi, cette polémique dépasse largement la question du droit des femmes à passer le concours d'internat. Augusta s'est retrouvée porte-étendard d'une cause qui la dépasse et qui va bien au-delà du concours. Ce qui se joue ici, c'est la question de la place de la femme dans la société. Dans cette campagne, deux camps s'opposent : d'un côté, les progressistes, dont font partie des personnalités comme Jules Ferry ou Paul Bert, qui défendent l'émancipation de la femme, et de l'autre, les conservateurs, qui ne veulent pas céder sur le concours de l'internat car, pour eux, ce serait la porte ouverte à tout et n'importe quoi, des femmes avocats, des femmes députés ou même pourquoi pas des femmes ministres...

Le combat dure plusieurs années, se déroulant en deux temps : d'abord pour le concours d'externat, ensuite pour celui d'internat. Au final, la mouvance progressiste l'emporte et Augusta et Blanche acquièrent, enfin, le droit de passer le concours. Mais cela reste très tendu : le jour même du concours, une manifestation est organisée à la fin de laquelle un mannequin à l'effigie de Blanche Edwards est brûlé en plein cœur du quartier latin.

Augusta réussit le concours et devient la première femme qui accède à l'internat des hôpitaux de Paris (Blanche Edwards échoue aux oraux).

Après l'internat, le plafond de verre

Quelle magnifique réussite ! Pourtant, l'histoire n'est pas finie. Le milieu médical demeure hostile. Augusta va se trouver confrontée à ce que l'on appelle aujourd'hui le plafond de verre. Les portes des services se ferment. N'y entre pas qui veut, surtout pas en jupons. Elle peine à trouver une place pour sa deuxième année d'internat... et n'en trouve pas pour sa troisième année.

Alors elle jette l'éponge : elle arrête l'internat pour lequel elle s'est tant battu, pour lequel elle a tant travaillé. Son expérience montre qu'il ne suffit pas d'avoir le droit d'accéder aux études ni même de réussir les concours pour se faire une place dans ce monde d'hommes.

Mais elle n'abandonne pas pour autant ; elle veut continuer à exercer auprès des malades et à poursuivre ses recherches qu'elle a entamées en neurosciences. Elle a même obtenu le prestigieux Prix Godard de l'Académie de médecine pour avoir découvert une forme de paralysie du plexus brachial, qui porte aujourd'hui toujours son nom.

Pour continuer à exercer, elle choisit de se marier avec Jules Dejerine, un brillant neurologue, bientôt professeur, avec qui une idylle s'était nouée



Fig. 2 - Augusta Klumpke, en stage à l'hôpital de la Charité à Paris, dans le service du professeur Alfred Hardy, y rencontre Jules Dejerine, chef de clinique (derrière elle, les bras croisés), qui deviendra son mari en 1888.

quand elle était en stage, sept ans plus tôt, à l'hôpital de la Charité où il était chef de clinique (Fig. 2). L'idée était qu'en se mariant et en travaillant aux côtés de son mari, personne ne trouverait à y redire.

En effet, Augusta est devenue le pilier et le cœur du service de son mari, d'abord à Bicêtre, puis à la Salpêtrière. Elle travaille sans poste officiel et... sans salaire, mais elle peut travailler. Et ils deviennent les Dejerine, vivant et menant des recherches ensemble, avec une osmose qui semble exemplaire (Fig. 3).



Fig. 3 - Augusta Klumpke et Jules Dejerine, couple à la ville comme au laboratoire, ont travaillé dans une osmose telle qu'il est difficile de distinguer les apports de l'un et de l'autre.

Renommée internationale

Augusta et son mari élaborent un atlas du cerveau, *Anatomie des centres nerveux*, en 1895, une œuvre monumentale qui fait l'état de l'art sur le cerveau, le système nerveux et les maladies corrélées. Cet ouvrage devient une référence. Le nom d'Augusta figure en couverture, en plus petits caractères que ceux de son mari, et avec l'indication « Avec la collaboration de », mais il y figure. Jules Dejerine, qui signe la préface, entérine l'apport de son épouse. Avec cet atlas, Augusta acquiert une renommée internationale. Elle fait partie des neurologues qui connaissent le cerveau le mieux au monde.

Même ses ennemis sont bien obligés de le reconnaître. De sorte que, quand la première guerre mondiale éclate, elle devient, en 1914, présidente de la société de neurologie.

La guerre est là. Les blessés affluent à Paris, les hôpitaux sont débordés. C'est pourquoi elle est nommée, à 56 ans, chef de clinique. Puis Jules Dejerine meurt en 1917. Elle obtient alors un poste à l'hôpital des Invalides. Elle y élabore des programmes de rééducation fonctionnelle. Elle ne jure que par la rééducation, encore et encore, avec la conviction intime que le système nerveux peut se restaurer, ce qui sera démontré un siècle plus tard, avec la mise en évidence de la plasticité cérébrale. Elle était aussi une pionnière en rééducation.

Conclusion

Augusta Klumpke était une grande scientifique. Son nom apparaît dans 56 articles scientifiques, mais les témoignages d'élèves des Dejerine, comme Gustave Roussy, André-Thomas ou Édouard Long, attestent qu'elle a contribué à de nombreux travaux en tout anonymat. Première femme neurologue du monde, elle a pourtant sombré dans l'oubli après son décès, en 1927.

Ce prix décerné par la Société française d'histoire de la médecine et l'académie de médecine lui redonne un peu de lumière et honore sa mémoire.

RÉSUMÉ

Augusta Klumpke, née en 1859, a eu destin hors du commun, marqué par son combat pour avoir le droit de passer le concours d'internat, jusqu'alors réservé aux hommes. Une femme interne en médecine ? C'était la porte ouverte à toutes les velléités féminines ! Une terrible polémique divisa la France. Quand, au final, elle passa et réussit ce concours, elle se heurta à ce que l'on appelle aujourd'hui le plafond de verre. Alors elle abandonna l'internat, mais devint, auprès de son mari Jules Dejerine, une neurologue de renommée mondiale, avant de sombrer dans l'oubli, après son décès en 1927. Le Prix d'histoire de la médecine, décerné par la Société française d'histoire de la médecine et l'Académie de médecine, à la biographie « Augusta Klumpke, pionnière de la médecine », aux éditions Les Pérégrines, lui redonne un peu de lumière.

SUMMARY

Augusta Klumpke, born in 1859, had an extraordinary destiny, marked by her struggle for the right to take the internship examination, until then for men only. A female medical intern ? It was an open door to all feminine ambitions ! A terrible controversy divided France. When, in the end, she took and passed the examination, she came up against what is known today as the glass ceiling. So she gave up her internship, but became a world-renowned neurologist alongside her husband Jules Dejerine, before fading into oblivion after his death in 1927. The Prix d'histoire de la médecine, awarded by the Société française d'histoire de la médecine and the Académie de médecine, to the biography "Augusta Klumpke, pionnière de la médecine", published by Les Pérégrines, brings her back into the limelight.

Remerciements

Je tiens à remercier sincèrement la Société française d'histoire la médecine et l'Académie de médecine pour le prix décerné à l'ouvrage « Augusta Klumpke, pionnière de la médecine », aux éditions Les Pérégrines. Je n'oublie pas le très bon accueil qui m'a été réservé à l'Académie de médecine pour consulter les archives personnelles d'Augusta Klumpke. Je remercie enfin les éditions Les Pérégrines, sans qui ce livre n'aurait pu voir le jour.

RÉFÉRENCES

- BOGOUSSLAVSKY J., The Klumpke family. Memories by Doctor Dejerine, born Augusta Klumpke, *European Neurology*, 2005 ; 53 (3) : 113-120.
- CORNET A. et Cornet A., Une campagne de presse en faveur des candidatures féminines à l'Internat des Hôpitaux de Paris en 1884. *Histoire des sciences médicales*, 1995 ; 29 (2) : 117-122.
- FARDEAU M., *Passion neurologie. Jules et Augusta Dejerine*, Odile Jacob, 2017, 192 pp.
- PIGEARD-MICAULT N., "Nature féminine" et doctoresses (1868-1930), *Histoire, médecine et santé*, 2013 ; 3 : 83-100.
- POIRIER J., *Augusta Dejerine-Klumpke (1859-1927). Pionnière en médecine et féministe exemplaire*, 2019, Fiacre, 319 pp.
- PUCHE A., *Les femmes à la conquête de l'Université (1870-1940)*, 2022, L'Harmattan, 404 pp.
- WALUSINSKI O., Les Dejerine pendant la guerre de 1914-1918, *Revue neurologique*, 2017 ; (173, 1) : S26-S27.